

Quand l'urbanité joue l'informel: l'intervention artistique aux confins du paysage urbain

SIMON LAFONTAINE

> Titulaire d'une maîtrise en sociologie, Simon Lafontaine poursuit des études doctorales au Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal. lafontaine.simon@courrier.uqam.ca

Universidad de Valparaíso
Facultad de Arquitectura

Márgenes

Espacio Arte Sociedad

Quand l'urbanité joue l'informel: l'intervention
artistique aux confins du paysage urbain

Julio 2013, Vol. 10, N° 12

pp. 7-14

ISSN 0718-4034

Recepción: Agosto 2012

Aceptación: Diciembre 2012

RÉSUMÉ

Cet article interroge le concept d'informalité à travers la problématique générale de la «médialité», qui se penche sur les processus de sédimentation, de circulation et de production de la culture urbaine. À partir des grandes lignes d'une critique du fonctionnalisme en architecture, l'auteur présente une interprétation dynamique du paysage urbain tenant compte des dimensions matérielle, conceptuelle, relationnelle et vécue qui constitue la spatialité des villes post-industrielles. Un cas d'intervention artistique, les *Hypothèses d'amarrages* du collectif SYN-, illustre alors que la vie urbaine a son épaisseur propre, potentialisant des trajectoires culturelles multiples. En permettant de cerner les formations tacites composant la vie quotidienne, l'informalité offre un regard au carrefour mouvant de l'extérieur et de l'intérieur du paysage urbain.

MOTS CLÉS

paysage urbain, vie quotidienne, sédimentation, médialité, intervention artistique

When the urban becomes informal: art intervention in urban landscapes confines

ABSTRACT

This article questions the concept of informality through the general difficulty of the intersection, which includes the processes of sedimentation, flow and production of the urban culture. Starting from the main stream of criticism to functionalism in architecture, the author presents a dynamic interpretation of the urban landscape, taking into account material, conceptual and relational dimensions that make up the space in postindustrial cities. *Hypothèses d'amarrages (Mooring Hypothesis)*, a case of art intervention by SYN-, shows that urban life has its own depth, strengthening multiple cultural paths. By delimiting daily life tacit configurations, informality offers a vision towards the changing dilemma between the interior and exterior of urban landscape.

KEY WORDS

urban landscape, daily life, sedimentation, intersection, art intervention

Quando lo urbano se viste de informal: la intervención artística en los confines del paisaje urbano

RESUMEN

Este artículo interroga el concepto de informalidad mediante la problemática general de la medialidad, que contempla los procesos de sedimentación, de circulación y de producción de la cultura urbana. Partiendo de las grandes líneas de una crítica del funcionalismo en arquitectura, el autor presenta una interpretación dinámica del paisaje urbano tomando en cuenta las dimensiones materiales, conceptuales, relacionales y vividas que componen el espacio de las ciudades postindustriales. Un caso de intervención artística, las *Hypothèses d'amarrages (Hipótesis de amarraduras)* del colectivo SYN-, ilustra entonces que la vida urbana tiene su profundidad propia, potenciando trayectorias culturales múltiples. Al delimitar las formaciones tácitas que constituyen la vida cotidiana, la informalidad ofrece una mirada hacia la encrucijada cambiante entre el exterior y el interior del paisaje urbano.

PALABRAS CLAVES

paisaje urbano, vida cotidiana, sedimentación, medialidad, intervención artística

Je propose d'examiner la portée heuristique du concept clé d'«informalité», en ce qu'il offre un regard *au carrefour mouvant* de l'intérieur et de l'extérieur du paysage urbain. Prérequis de toute réflexion attentive à la complexité des interactions quotidiennes composant la vie urbaine, l'informalité permet d'insister sur les processus par lesquelles des expériences ordinaires retravaillent dynamiquement les arrangements spatiaux, les savoirs, les règles de composition, les habitus, les signes et les dispositions sédimentés dans la forme achevée du paysage urbain¹.

À ce titre, le paysage des villes post-industrielles constitue un cas intéressant, en ce qu'il tend à brouiller les schémas statiques tels que centre/périphérie par la simultanéité et la codépendance d'échelles différentes. La virtualisation accrue du paysage par le centre, qui repousse en périphérie l'expérience quotidienne, les usages tacites et les habitudes personnelles, laisse alors place à une logique complexe d'accumulation et de circulation de sens (Medina et Alj's, 2005, p. 37). Dans cette perspective, je montrerai que l'intervention artistique dans l'espace urbain constitue un révélateur de cette tendance en offrant une prise sur les qualités «médiatiles» des espaces vécus. À la manière d'un laboratoire, elle permet de retracer des pratiques culturelles contingentes et fluctuantes relevant de l'informel. Par rapport à ce point de vue général, le projet artistique *Hypothèses d'amarrages* du collectif SYN- permettra de réfléchir sur un cas concret et une forme d'aménagement urbain qui tire parti de ce contexte urbanistique et architectural².

LA CONSTITUTION DU PAYSAGE ENTRE L'URBAIN ET L'URBANITÉ

Il convient tout d'abord de préciser les enjeux du concept d'informalité. S'il y a bien entendu différentes façons de l'envisager, je le ferai en prenant pour point de départ une mise en contexte exposant les grandes lignes d'une critique du fonctionnalisme en architecture. Elle permettra d'étendre la problématique de l'aménagement des villes d'une conception statique de l'espace à une conception tenant compte de ces multiples dimensions.

On sait combien, par le passé, l'architecture a pu considérer le paysage urbain à l'aune d'une conception scientiste de la vie sociale. Souvent compris comme une représentation fixe et continue, le paysage a alors été réduit à un environnement bâti articulé par différentes fonctions programmées régulant les flux et consolidant les pouvoirs légitimes. Comme le relève Mirko Zardini (2008, p. 13), cette interprétation fonctionnaliste du paysage urbain, qui trouvait son aboutissement dans la *Charte d'Athènes*, republiée sous la signature de Le Corbusier en 1957, faisait en effet de l'hygiène et de la salubrité, du rendement et de la fluidité, les principes unificateurs d'un espace-temps où convergeaient de façon opératoire l'organisation de la production, le travail et la consommation.

Longtemps dominante, cette interprétation fut mainte fois incriminée pour l'étroitesse de ses principes du point de vue de la vie urbaine. Vers la fin des années 1960, tandis que le «fait urbain» s'était généralisé dans le discours et la pratique de l'urbanisme, nombre de spécialistes des sciences humaines, dont l'historienne et anthropologue Françoise Choay, ont questionné les dispositifs de l'urbanisme fonctionnel, car ces derniers s'inquiétaient de voir la forme urbaine réduite aux impératifs d'un système technique de gestion de la vie urbaine (Choay, 1972, p. 19). En effet, dans un tel modèle, les pratiques quotidiennes signifiantes des citoyens deviennent de simples activités-réponses où se sont déposés les principes

et les attitudes managériales de ce projet du début du xx^e siècle. Parce qu'il tend à concevoir les formes de la culture comme des statuts et des rôles préprogrammés, l'urbanisme fonctionnel masque tout un éventail d'attitudes caractéristiques d'une autre expérience de la modernité, elle aussi productrice de l'espace urbain, qui mise plutôt sur les formations tacites et incertaines de l'expérience quotidienne avec ses parcours, ses souvenirs et ses rencontres variés.

Cette dimension oblitérée par l'urbanisme fonctionnel avait déjà été entrevue par Georg Simmel, pour qui la grande ville moderne est le berceau d'une tension entre l'objectivité des formations culturelles et les multiples états affectifs et contenus psychiques propres à la subjectivité individuelle (1989, p. 249 sqq.). Toujours plus étendus, les règles de composition du paysage, l'arrière-plan des dispositions et des comportements objectivés dans l'espace urbain, les signes perçus d'ordinaire et les types d'infrastructures fréquemment visités tendent à déterminer la vie individuelle de l'extérieur. Cependant, à la différence de l'urbanisme fonctionnel, les processus d'abstraction et d'objectivation de la culture des grandes villes naissantes étaient une nécessité due à l'intensification et aux changements rapides des impressions et des sensations que Simmel ancrerait au cœur de la vie sociale (1989, p. 234-235).

Chaque sortie dans la rue s'accompagne de rencontres interpersonnelles multiples et de la fréquentation d'une grande diversité de situations selon un rythme effréné. Autrement dit, dans la ville moderne décrite par Simmel, le citoyen doit affronter une *accumulation d'expériences assaillantes* (Doevendans et Schram, 2005, p. 38). La capacité à se déplacer et s'orienter quotidiennement dans la ville n'est donc envisageable que s'il y a *sédimentation*, à savoir l'intégration continue par le citoyen de leur interprétation et leur implication dans le présent vivant aux couches précédentes de ses acquis culturels sous forme de schémas typiques et de dispositions habituelles³.

Or, l'urbanisme fonctionnel tend à effacer le caractère dynamique de l'expérience urbaine telle que comprise par Simmel, qui de son côté, a bien vu que la vie individuelle et les formations objectives de la culture s'alimentent mutuellement. Voilà d'ailleurs pourquoi les enjeux posés par l'informalité d'un lieu ne sont saisissables que dans ses «médiatilités», par interruption dans l'épaisseur de l'urbanité sédimentée (Mons, 2003). On admettra alors l'hypothèse voulant que l'idéal de pureté géométrique revendiqué par l'urbanisme fonctionnel favorisent très certainement une coupure entre les modélisations urbanistiques et leur source génétique dans la sphère des jugements pratiquement vraisemblables, à savoir les hésitations, les présomptions et les décisions tacites opérant dans les situations multiples et contingentes de la vie quotidienne. L'urbanisme fonctionnel est indisposé par l'accumulation de sens de la vie urbaine, car dans son appréhension passive, c'est-à-dire sans l'intervention active et réflexive du moi, elle tend à *gommer* les tensions esthétiques en tout genre qu'il perpétue —culte du neuf, art de vivre sous la forme du divertissement, marketing, surprogrammation de l'espace— et dans lesquelles la vie urbaine est incessamment plongée. Dans la vie quotidienne, en effet, les habitudes et les interprétations liées au mobilier urbain se déploient selon le mode de l'évidence et selon une clarté pratique dont les ressorts sont de suspendre l'épaisseur des médiations qui détermine les infrastructures, les modes de circulation, le mobilier et les dispositions dans lesquels sont objectivés les habitudes: contrairement à la posture réflexive, *le propre de la quotidienneté est de cacher comme signe ce qui se donne comme sens*, dira Bruce Bégot (2011, p. 70-71).

L'urbanisme fonctionnel lutte ainsi contre cette familiarisation et cette quotidianisation du paysage urbain. La construction d'infrastructures et la revitalisation cosmétique qui découlent de la logique de spectacularisation des centres-villes sont, à ce titre, des modes d'organisation de l'espace particulièrement révélateurs. Dans le cas récent du Quartier des spectacles de Montréal, par exemple, des tensions culturelles et politiques ont vu le jour suite à la représentation de l'urbanité montréalaise par les instances de la ville et les promoteurs du projet en vue de s'accoler une identité touristique sur la scène internationale. Faire de Montréal un pôle culturel en Amérique du Nord nécessitait plusieurs transformations jugées homogénéisantes par plusieurs. Dans ce chantier, ce ne sont pas seulement des commerces, des restaurants, des bars et des clubs qui disparaissent du centre-ville au profit d'édifices plus modernes, de trottoirs élargis et de surfaces gazonnées afin de rendre le quartier plus attirant pour les touristes-consommateurs: une certaine projection de la vie urbaine de ce quartier conférant au paysage son atmosphère bien spécifique est également mise en péril. Des identités plus ou moins marginalisées (punk, sans-abris, jeunes) représentent une menace du point de vue d'un tel projet. Ses promoteurs tendent alors à les repousser en marge de l'aménagement urbain (Bélangier, 2005), au risque de favoriser l'application et la légitimation d'une idéologie policière de l'infropolitique (citoyens de seconde zone) (Parazelli, 2010, p. 220).

À l'encontre de la réification des pratiques informelles, une certaine frange des études culturelles, de la géographie et de l'urbanisme tend à montrer que la représentation et la mise en discours de l'urbanité suivent une double logique. Dans sa dimension «vernaculaire», la vie urbaine est susceptible de détourner, voire de transfigurer, la forme spectaculaire du paysage urbain (Bélangier, 2005, p. 28-29). Malgré sa revitalisation cosmétique, le secteur du Quartier des Spectacles continue d'être fréquenté quotidiennement par une population diversifiée et hétéroclite typique des grands centres urbains. Ses habitudes et ses schèmes comportementaux retravaillent les structures préexistantes du monde. L'arrangement dynamique qui en résulte peut éventuellement s'objectiver, devenir un acquis sous forme de dispositions et de manières de faire dans l'espace urbain, en des lieux de prédilection, par des habits, à travers des rites d'interaction et des signes, etc. Elles contribuent ainsi à l'épaisseur de la culture matérielle propre à un espace urbain spécifique, un réservoir d'artefacts ouverts à l'appropriation et potentialisant des trajectoires culturelles multiples (Straw, 2010).

Campée entre l'organisation fonctionnelle de l'espace urbain et la genèse de sens dans l'expérience ordinaire des lieux, l'informalité offre ainsi des ressources dynamisantes. En ce que les usages quotidiens recèlent une «puissance interne» (Bégout, 2010, p. 288), l'acquisition subjective de normes et de dispositions à adopter en telle ou telle situation n'est jamais qu'une pression réifiante de l'extérieur sur la subjectivité par des formes institutionnelles, sociales et culturelles. Et on pourrait d'ailleurs avancer très certainement qu'il s'agit d'une des grandes limites de l'interprétation fonctionnelle du paysage urbain. S'il y a une pression externe des normes objectives de l'habitus, s'il y a une structure structurée, il y a aussi une structure structurante, pour parler comme Bourdieu. La subjectivité opère dans un monde qui la prédispose toujours et déjà par des habits, des dispositions et des coutumes, mais qu'elle stylise dans le présent vivant. Bégout, qui est soucieux de penser dynamiquement les processus de sédimentation et de circulation de la culture, engage par conséquent à penser l'habitude



> Photo 1. Esplanade de la Place-des-Arts pendant le festival Montréal en lumière, 2012, crédits Montréal en lumière/Jean-François Leblanc

comme une *faculté clarifiante* entre l'autorité d'une structure externe et la fermentation complexe d'horizons de sens.

Car il importe de le noter, les usages quotidiens, les compétences pratiques, les conventions tacites, les symboles et les signes ordinaires composant la vie urbaine ne sont pas pour autant d'ordre strictement subjectif. Si une vie psychique et ses synthèses sont bel et bien à l'œuvre, elles ne cessent de puiser dans une culture objective qu'elles contribuent du même coup à mettre au goût du jour, tel que le suggérait déjà Simmel. Ainsi, opposer à la vision statique de l'espace professée par l'urbanisme fonctionnel la multiplicité des sensations, des impressions, des imageries, des fantasmes et des rêves de l'espace vécu est également source de confusions et doit plutôt se solder par une problématisation des *tensions* entre les différents aspects matériels, conceptuels, relationnels et vécus de l'espace (Harvey, 2005, p. 114). Surtout dans un contexte où les manifestations contemporaines du modèle de la spécialisation fonctionnelle des espaces urbains tendent à s'approprier l'informalité propre à l'espace vécu sous une forme idéologique. Le phénomène de spectacularisation des villes discuté précédemment en est d'ailleurs un cas exemplaire. Elle mise sur l'intensité performative des centres-villes —le nomadisme, l'imprévisibilité des connexions potentielles, etc. — par des festivals, des événements culturels, des attractions interactives et participatives ainsi que des dispositifs numériques⁴. La surprogrammation résultante tend alors à ensevelir les dynamiques expérientielles, sociales et culturelles composant la vie urbaine.

L'informalité, dirais-je, est d'abord le résultat mystérieux de cette tension infraculturelle entre l'extérieur et l'intérieur du paysage urbain; ces déplacements, ces pratiques et ces choix spontanés entraînant en retour une situation heureuse. Et dans un environnement toujours plus commodifié, cela n'est possible que grâce à la capacité à *clarifier* le champ d'action nécessaire au déploiement du dynamisme psychique; autrement dit, de *savoir par avance comment il faut agir et se comporter dans telle ou telle situation typique* (Bégout, 2010, p. 289). Une multitude d'inclinations sont à l'état d'amorce, prêtes à être remplies dans les situations à venir. La subjectivité est ainsi ouverte à leur possible occurrence, motivée en partie par elles et dans l'expectative de les vivre.



> Photo 2. Site Place-des-Arts, podium gazonné entre le Musée d'art contemporain et la sortie Jeanne-Mance du métro Place-des-Arts, 2001, crédits Luc Lévesque, Guy L'Heureux, Carl Trahan, Jean-Maxime Dufresne

HYPOTHÈSES D'AMARRAGES: UNE INTERVENTION ARTISTIQUE À MONTRÉAL

La fluidité et l'autonomie invitent à rêver. Elles promettent un monde sans congestion, où les itinéraires ne connaîtraient aucun détour et les rues n'abuseraient pas de la vigilance des mortels. Un sentiment d'évasion et de pure créativité si puissant s'emparerait alors des corps, au point de les libérer de leurs schèmes. L'espace résultant inviterait alors au désengagement : sans individualités, nous serions alors une masse anonyme dotée d'un savoir pur. Aucune affection ne susciterait plus jamais de nouveaux intérêts.

Cette expression utopique du projet rationnel de la modernité, dont je reprends les grandes lignes d'un texte sur la pensée architecturale du philosophe Jacques Dewitte (1989), promet la mobilité absolue : un espace sans friction, une construction formelle sans étrangeté, qui dissout la faculté à contracter des habitudes dans une pure réceptivité. L'espace objectif transcende alors le schéma corporel, assurant au citoyen-nomade la capacité à saisir d'un trait ses virtualités. Néanmoins, un tel espace urbain offre une expérience considérablement appauvrie, sans horizons. Chaque instant n'est jamais plus que ce qu'il est, puisque l'être humain a été coupé d'une de ses dispositions essentielles, à savoir la capacité à posséder des dispositions d'où il tire la puissance d'agir nécessaire à son orientation continue dans le milieu qui l'entoure.

Héritier de cette conception de la spatialité et de la corporalité, la spécialisation fonctionnelle des infrastructures, la spectacularisation des espaces urbains et l'art de vivre consumériste génèrent des univers clôturés et des places publiques proposant une expérience schématique. Pourtant, malgré le déploiement de techniques et de mesures de contrôle pour lutter contre l'indétermination de l'espace urbain, des résidus spatiaux sont générés. Des terrains entiers sont abandonnés et demeurent vacants; des sections sont laissées en friche sur les bords d'autoroute, aux alentours des viaducs, des échangeurs et des ponts, tandis que d'autres, situés en bordure d'espaces policés, sont bétonnés ou gazonnés.

C'est dans ce sillon que s'inscrit le projet *Hypothèses d'amarrages*, réalisé entre 2001 et 2008 par le collectif montréalais SYN⁵. En parcourant la ville dans un camion de location, les membres du collectif sélectionnent une vingtaine de sites où sont ensuite déposées des tables à pique-nique vert pistache. Bien que ces te-

rrains vagues soient rejetés en marge du développement, ils ne sont pas pour autant sans vie. Ils ont leurs habitués, ne serait-ce par le fait que des citoyens les traversent quotidiennement pour se rendre au travail ou encore y pratiquent diverses activités. L'objectif est de proposer des formes alternatives et complémentaires d'aménagement (Schwartzwald, Cha et Harel, 2011) afin d'offrir aux citoyens une prise sur un environnement de plus en plus dématérialisé. À l'époque où SYN- démarrait le projet, le paysage urbain du centre-ville de Montréal était plutôt mal en point, avec de nombreuses parcelles désassemblées, des espaces vacants et en friche. Le collectif évaluait alors une solution souple, sans formalités, et avec des moyens légers pour explorer les potentialités de ces espaces que des formes d'aménagement plus classiques risquaient d'étouffer.

En histoire de l'art, on caractérise le projet par des étiquettes comme *manœuvre par immixtion* (Richard, 2003, p. 33) ou intervention *furtive* (Loubier, 2001, p. 21). Elles mettent l'accent sur l'équivocité constitutive des *Hypothèses d'amarrages*, qui, à la frontière des objets ordinaires⁶, participent de la vie quotidienne et sont travaillées par sa polysémie. Elles proposent ainsi une forme d'action culturelle d'une grande souplesse : la stratégie d'intervention ne s'arrête pas à la sélection de sites et à l'installation de tables à pique-nique, mais se poursuit librement à l'aune d'usages informels et d'habitudes tacites.

La conception du projet *Hypothèses d'amarrages* est ainsi fortement influencée par diverses formes de négation du modèle fonctionnaliste en urbanisme et en architecture au rang desquelles figurent notamment la dérive situationniste et le «nouvel urbanisme» de l'architecte et théoricien Rem Koolhaas. Elles ont en commun d'aborder le paysage urbain comme un espace «piranésien», c'est-à-dire une vaste matrice où s'enchevêtrent divers programmes architecturaux. Paysage sensible de situations et d'ambiances transitoires transfigurant le mobilier urbain chez les situationnistes (Constant et Debord, 1998), il devient une «mise en scène de l'incertitude» chez Rem Koolhaas (1994, p. 969). Grâce à un développement nomade tirant parti de l'enchevêtrement et de l'accélération de la désuétude des divers programmes de l'urbanisme fonctionnel, cette interprétation du paysage urbain favorise l'intensification, les connexions et les superpositions d'activités potentielles réprimées par le façadisme de l'ensemble.

Dans un contexte de commodification de l'espace urbain toujours plus étendue, les propositions du situationnisme et de l'architecte Rem Koolhaas offrent un regard critique en jouant l'urbanité contre l'urbain. Du point de vue des urbanistes et architectes, elles ont en commun de promulguer un retour à l'expérience vécue et aux pratiques culturelles «en situations», ce qui est de mise pour saisir la valeur heuristique de l'informalité. Pour SYN-, cependant, le défi est de taille. Comme l'explique le sociologue Louis Jacob, le contexte général dans lequel s'inscrit *Hypothèses d'amarrages* est conditionné par les transformations récentes du mode de production capitaliste, désormais flexible et en réseau (2005, p. 48). Le collectif SYN- doit ainsi négocier avec un arrière-plan bien différent de celui des milieux critiques et d'avant-garde des décennies 1950-1960. La concurrence des villes sur le marché international se fait plus féroce. Afin de peaufiner leur image de marque, les villes mettent en place de vastes projets qui luttent sans relâche contre l'informalité. Dans la foulée, le situationnisme et l'instabilité programmatique sont vidés de leur teneur critique et galvaudés dans des discours de légitimation et au sein de jeux d'influences, notamment entre

le secteur public et des entreprises du domaine des technologies médiatiques⁷. Pour le collectif SYN-, le pari est donc d'arriver à investir les potentialités d'espaces résiduels sans les étouffer par un dispositif envahissant ou les forclure par un discours opacifiant.

Caractérisé par une indétermination fonctionnelle sur le plan de la gestion urbanistique, le terrain vague est ouvert à l'appropriation, à ce que la pratique effective peut composer. En ce qu'il se présente comme un oubli, une pause, la possibilité d'apprivoiser une réalité brute (Lévesque, 1999, p. 51), le terrain vague n'est pas un pur dehors : son indétermination et son informalité le renvoie aux confins du paysage urbain tout autant qu'elles le font coexister avec ses clichés et ses représentations légitimes comme espaces pouvant être occupés temporairement. Certains frôlent le simple résidu policé⁸ tandis que d'autres correspondent à des friches urbaines, voire de véritables parcs informels. S'ils prennent une multitude de figures différentes, ils ont cette caractéristique d'être des espaces sous-développés modulant l'expérience du passant alors qu'il traverse d'un secteur à l'autre. Souvent parsemés de débris, le terrain vague se donne en effet comme envers du système des commodités (Sansot, 2004, p. 466 sqq.). C'est en effet en le sillonnant que des objets auparavant utiles, agréables, pratiques et ergonomiques se présentent soudainement sous un jour vétustes, menaçants, sales et dangereux, comme si la culture se révélait provisoirement dans son absence. Ils deviennent une matière première disparate et imprévisible, dont l'emploi peut être tout autant créatif que catastrophique.

La table à pique-nique est un élément de mobilier urbain déjà impliqué dans plusieurs activités humaines et largement utilisé dans les parcs et les haltes routières. Avec *Hypothèses d'amarrages*, elle s'immisce subrepticement dans cette sauvagerie urbaine, n'ayant pour seul signalétique la couleur vert pistache. Les passants, les usagers du lieu et les habitants des quartiers environnants n'ont par conséquent aucune idée de la mise en branle d'un tel projet. Si certains seront surpris par la présence d'une table à pique-nique sur des sites incongrus, bien souvent à l'abandon, en friche ou encore réduits à des parcelles de pelouse adjacentes à un supermarché ou à une autoroute, d'autres salueront l'initiative. À la manière d'un Rem Koolhaas⁹, SYN- fait l'apologie du terrain vague grâce à une intervention minimale : le collectif tire partie du caractère tout à fait banal de la table à pique-nique et favorise des situations de micro-urbanité. Les *Hypothèses d'amarrages* travaillent en effet dans la tension entre un court séjour et un lieu. Sorte d'exutoire aux constructions homogènes du paysage, l'habitation rudimentaire et toute relative générée offre une résistance au spectaculaire par la fragmentation du regard (Lévesque, 2001). Un confort paradoxal est alors encouragé par l'élément générique «table» et la configuration mouvante du résiduel, appelant le citoyen à percer les clichés enchevêtrés du paysage urbain pour participer à la réalité complexe de l'intervalle (Lévesque, 2005, pp. 43-44).

UN RÉVÉLATEUR DE LA SOCIALITÉ QUOTIDIENNE

Avec *Hypothèses d'amarrages*, le collectif SYN- propose ainsi des outils d'aménagement assez inusités. Le projet ne se concentre pas seulement sur la spatialité ou du moins, il lui redonne tout sa profondeur en l'abordant non seulement comme problèmes conceptuels, mais également dans son acception relationnelle et vécue. Les observations recueillies par SYN- entre l'amarrage des tables et le moment où elles sont emportées par le flux environnant permettent en effet de cartographier une succession de moments



> Photo 3. Site Maisonneuve-Rosemont, rond-point résidentiel donnant sur le boulevard de l'Assomption face à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont, 2004, crédits Luc Lévesque, Guy L'Heureux, Carl Trahan, Jean-Maxime Dufresne

où des rites d'interaction rejouent diverses représentations collectives: tantôt transformé en aire de lecture ou de repos toute simple, l'occupation de la table à pique-nique va jusqu'à transformer certains terrains vagues en poste d'observation, en terrasse improvisée, voire en abris de fortune pour l'hiver¹⁰.

SYN- propose ainsi de mettre en valeur des terrains vagues grâce des pratiques misant sur le potentiel du mobilier urbain. Quelques années avant le démarrage du projet *Hypothèses d'amarrages*, Luc Lévesque en donnait un aperçu.

Il ne pourrait s'agir ici par exemple que de «décontextualiser» les usages et tenter de nouvelles connexions entre lieux et éléments usuels. Point de gestes grandiloquents, ni prétention esthétisante manifeste; de petits détournements de la norme qui étonneront certains et qui seront pratiqués spontanément par d'autres. Dans un second temps, on peut bien sûr diversifier l'échantillonnage disponible, en mettant l'accent sur des accessoires plus ludiques ou même en commandant à certains créateurs des séries limitées de mobilier urbain exploitant la théâtralité et le mystère déjà propre aux terrains vagues. Dans tous ces cas, le mobilier ne constitue qu'une invitation à profiter de la différence qu'offre l'interstice par un travail stratégique de contrepoint. Un autre point de vue sur la ville, une autre façon de l'habiter (Lévesque, 1999, p. 56).

L'aménagement des terrains vagues peut ainsi tirer partie non seulement de la table à pique-nique, comme ce fut le cas avec *Hypothèses d'amarrages*, mais également d'éléments de mobilier aussi divers que des bancs, des divans, des chaises, etc. Les *Hypothèses d'amarrages* ne sont qu'une variante possible d'une forme d'aménagement dont l'essentiel est d'être déjà à l'œuvre informellement dans la vie urbaine. L'interstice excède toujours sa typification par les modèles de prise en charge du paysage urbain que sont le projet de construction et la revitalisation cosmétique, dont l'inconvénient majeur est de composer des décors autosuffisants cherchant à faire oublier la disposition fondamentale de la vie urbaine à conférer une épaisseur matérielle aux représentations paysagères. Par conséquent, la multiplicité potentielle de trajectoire culturelle qui en résulte est susceptible de travailler de l'intérieur n'importe quel contexte (Lévesque, 2005, p. 40).

Dans la première partie, j'ai montré qu'à l'instar des prétentions scientifiques de l'urbanisme fonctionnel, le paysage urbain se co-

constitue dans le monde vécu. En ce recentrant ainsi sur les usages quotidiens, les compétences pratiques, les conventions, les symboles et les signes composant la vie urbaine, l'informalité devenait le concept clé permettant de cerner les contours d'une régulation dynamique entre diverses expériences sédimentées et leur implication dans le présent vivant. Dans cette perspective, si le paysage obéit à des règles de composition, à des savoirs et des concepts, ne sont-ils pas en retour le produit d'une sédimentation? Puisqu'ils génèrent des infrastructures, des objets, des habits et un ensemble de savoirs pratiques, leur sens n'est-il pas accessible à l'usager? Comme j'ai voulu le montrer, en ce qu'elles *prennent corps* et s'intègrent au monde vécu, les modélisations urbanistiques ne devraient pas être seulement tenues pour des objets idéaux ou de simples images. Qui plus est, en se sédimentant, elles ne deviennent pas pour autant une matière inerte. Les connexions, superpositions, déplacements et transfigurations que permet la configuration mouvante des villes post-industrielles et que le collectif SYN- rejoue dans des espaces résiduels à l'aide d'un élément de mobilier générique montent en effet que le sens est constamment réactivé dans l'évidence des situations de la vie quotidienne.

Ce n'est donc pas un hasard si, à mesure que se généralise la fonctionnalisation de l'espace, on assiste progressivement à une reconnaissance de cette dimension constitutive de la ville et, par conséquent, à une ouverture du champ des pratiques et des études en urbanisme, en géographie et en sciences humaines à l'exigence de ce que l'urbaniste François Ascher (2007) a appelé un «double partage» entre fonctionnalisation de l'espace urbain et genèse d'urbanité. Il est bien connu que les villes contemporaines doivent assumer un flux considérable qu'elles supportent grâce à la spécialisation de leurs infrastructures. Cela est très certainement indispensable à une grande échelle, mais comme je l'ai montré, ce n'est pas la seule ressource offerte.

La remise en cause progressive du modèle de spécialisation fonctionnel s'est en effet accompagnée de la reconnaissance d'un autre niveau fondamental, plus basique, qui relève de la vie quotidienne. Si on suit Ascher, le concept de «double partage» suppose que les citoyens eux aussi façonnent le paysage urbain, qu'il n'est pas simplement fabriqué de l'extérieur par un quadrillage de l'espace physique répondant du pouvoir légitime et des principes d'opérativité (rendement, fluidité). Le fait est que les citoyens s'orientent spontanément dans les rues et sur les places publiques, qu'ils empruntent même des espaces non prévus à cet effet et y génèrent des situations qui leur sont toutes personnelles.

La reconnaissance de cet autre niveau, qui essentiellement correspond à l'incorporation des fonctions des infrastructures et du mobilier urbain à travers la capacité à épouser les situations multiples de la réalité en train de se faire, on la retrouvait déjà dans les projets de SYN-, voire même à l'état embryonnaire dans les modèles de négation du fonctionnalisme en architecture que sont le situationnisme et le nouvel urbanisme de Rem Koolhaas. Dans ce contexte, on pourrait d'emblée affirmer que les spécialistes de l'espace confèrent en quelque sorte une *valeur d'objet de connaissance* à l'informalité. Cette prise en compte de la genèse de l'urbanité se solde en effet par toute une sémantique de l'imaginaire, de l'affectivité et de l'univers des fictions dans le discours et les préoccupations des urbanistes, qui tentent alors de saisir divers ordres de sens relevant de la «séréndipité», pour reprendre l'expression de Ascher, c'est-à-dire d'heureux hasards, de la possibilité permanente pour de l'inattendu et de l'impensé de surgir (2007, p. 28).



> Photo 4. Site Earnscliffe, minuscule station d'essence abandonnée, au coin de la rue résidentielle Earnscliffe et du chemin de la Côte-Saint-Luc, 2001, crédits Luc Lévesque, Guy L'Heureux, Carl Trahan, Jean-Maxime Dufresne

Face à cette perspective élargie sur la constitution des savoirs, je désirerais conclure en esquisant un questionnement pertinent au regard des sciences humaines. Pour caractériser ces nouvelles méthodes de travail en urbanisme, dont *Hypothèses d'amarrages* me semble un cas exemplaire, certains spécialistes de l'espace ont parlé de «pensée faible en architecture» et d'urbanisme dit «réflexif», afin de souligner que les citoyens sont des sujets compétents dotés de capacités et qui vivent des expériences sensibles, sociales et culturelles non négligeables du point de vue de la gestion urbanistique des villes (Genard, 2008)¹¹. On assiste ainsi à une relativisation gnoséologique des modalisations et des jugements généralisants dont l'effet est d'élargir la portée des concepts et, incidemment, d'étendre la recevabilité de la logique de premier ordre, référant à des syntaxes produites par des agents en situation. Des niveaux de sens qui sont boudés par l'urbanisme, la géographie et la sociologie dans leur versant empiriste étroit, sont progressivement reconnus en tant qu'être disponible pour la connaissance: *[l]art, sous la forme d'interventions, d'installations prend le statut de vecteur de connaissance*, dira Jean-Louis Genard (2008, p. 19).

En embrassant des formes de savoirs liés à l'expérience sensible et des synthèses procédant par ressemblance et similitude, les sciences de l'espace cherchent en quelque sorte à cerner le produit de la rencontre entre une subjectivité en situation et des objets d'expérience. Voilà pourquoi ceux-ci sont «évoqueurs» (Guyaux, 2008, p. 128): l'expérience est une épreuve de la matérialité des productions culturelles découvrant une significabilité à laquelle des ordres supérieurs de la réalité ne sont pas toujours et déjà attentifs. L'expérimentation libre des arrangements, des règles et des représentations travaillant le paysage urbain par le projet *Hypothèses d'amarrages* en est d'ailleurs un cas exemplaire. Du point de vue de l'urbanisme, elle introduit la nécessité d'une préoccupation constante pour les trajectoires culturelles créées dans la vie quotidienne. Informelles à l'origine, elles ouvrent des espaces d'images qui peuvent n'être actualisés qu'en partie et laisser leur empreinte. Ce ne sont jamais que de *simples* images, mais des propriétés présentes des choses qui n'ont pas encore acquis un statut d'évidence: elles recèlent des *pré-vision*s qui peuvent être incorporées, être schématisées, voire reconfigurer potentiellement le paysage. En ce que ces images sont produites par des *conduites*, elles peuvent se sédimenter elles aussi. C'est à partir de là que va se constituer leur devenir (politique) dans le monde social et culturel¹².



> Photo 5. Site Fashion Plaza, grande friche circonscrite par le méga-bâtiments industriels (Fashion Plaza et autres) de la rue Gaspé, le monastère des Carmélites, et des voies ferrées, 2002, crédits Luc Lévesque

NOTES

1 Ma réflexion est issue de sources diverses, en particulier les travaux du groupe de recherche Média et vie urbaine à Montréal dont je suis membre doctorant. À travers la problématique générale de la «médialité», ses membres interrogent les processus de sédimentation, de circulation et de production de la culture urbaine. Pour un aperçu de la problématique générale, on consultera Boutros et Straw, 2010. Je tiens d'ailleurs à remercier le groupe pour son apport financier à la réalisation de ma thèse de maîtrise en sociologie. Je m'inspire également d'un travail de recherche en cours avec le professeur Louis Jacob (département de sociologie, Université du Québec à Montréal) pour Média et vie urbaine à Montréal qui conduira à la co-rédaction d'un chapitre de livre (référence à venir).

2 On pourra consulter à profit ma thèse de maîtrise en sociologie, qui traite plus exhaustivement du cas des Hypothèses d'amarrages et du potentiel sémantique d'une telle forme d'aménagement. Voir Lafontaine, 2012.

3 Pour un approfondissement du concept de sédimentation dans la phénoménologie et les sciences humaines, on consultera notamment Bégout, 2010, pp. 265-316; Dilthey, 1988; Schütz, 1964, 1973.

4 Il s'agit d'une logique mise de l'avant notamment dans le cas du Quartier des Spectacles de Montréal (<http://www.quartierspectacles.com/>).

5 Ici comme ailleurs, je me concentre principalement sur le projet Hypothèses d'amarrages, mais il importe de souligner que l'ensemble des projets du collectif SYN- s'inscrivent cette veine. On peut penser à ce titre à Prospectus (2003-2004), qui se penchait sur les dédales souterrains de Montréal, ou encore à Hypothèses d'insertion (2002-2008), qui explorait et occupait des espaces résiduels à Gatineau à l'aide d'un élément de mobilier ludique (une table de ping-pong). Tout comme Hypothèses d'amarrages, ces projets ont été documentés en histoire de l'art et en sociologie. On consultera entre autres Fraser, 2008; Jacob, 2001, 2005; Loubier, 2001, 2008. L'exposition Actions: comment s'approprié la ville, qui a eu lieu de 2008 à 2009 au Centre Canadien d'Architecture, a par ailleurs abordé le projet Hypothèses d'amarrages et elle était accompagnée d'une catalogue d'exposition (Zardini et Borasi, 2008).

6 Il peut être intéressant d'approfondir le statut et la définition de l'objet dans le chevauchement du monde de l'art et du monde de l'urbanisme sur le monde social et quotidien. Avec les Hypothèses d'amarrages, l'objet ne se dissout pas complètement dans les non-lieux de l'art. Il conserve un arrière-plan institutionnel, bien que le projet n'en dépend absolument pas pour s'accomplir. Le discours de justification est suspendu par les usages de la vie quotidienne. Voir Caillet, 2005.

7 Voir notamment le phénomène de spectacularisation des espaces urbains discuté dans la section précédente à travers l'exemple du Quartier des Spectacles de Montréal.

8 Je fais référence ici à l'aspect purement décoratif des formes canoniques d'aménagement urbain. On songera par exemple à ces surfaces gazonnées (rond-point, pourtour de certains bâtiments, etc.) ou encore aux terrains bétonnés suite à la démolition d'édifices.

9 Je réfère ici à la proposition du bureau d'architectes de Rem Koolhaas pour la compétition La Vilette de 1982, dont on trouvera un aperçu dans *The Elegy for the Vacant Lot* (1985). Les participants devaient aménager un terrain vague situé en bordure des restes du centre historique, victime des ravages de l'avidité du *xx^e* siècle et désormais réduit à un semblant de vieux-quartier cacophonique et international. Koolhaas y vit une occasion de rejouer la configuration mouvante de la vie urbaine par la mise en scène de l'incertitude, principe directeur du «nouvel urbanisme». Plutôt que de proposer du neuf, du bâti, l'architecte hollandais tablait alors sur le sens en réserve en multipliant les possibilités de connexions et de superpositions d'activités humaines.

10 Pour une exposition détaillée des sites et de leur évolution, on consultera les notes de Luc Lévesque (2003), professeur et membre du collectif, ainsi que la section appropriée du site web de SYN- (<http://www.amarrages.com/amarrages/cartesites.html>).

11 Il se trouve justement qu'un terrain vague du quartier Mile End à Montréal adopté par SYN- pour les Hypothèses d'amarrages est en ce moment même l'objet d'un projet de citoyens. La communauté fréquente ce grand parc informel exige un droit de parole quant à son développement futur. Voir: <http://roerichproject.artefati.ca/>

12 Je m'inspire ici de l'interprétation de l'image dialectique chez Walter Benjamin développée par Georges Didi-Huberman notamment dans *Survivance des lucioles* (2009). Voir les chapitres v et vi.

BIBLIOGRAPHIE

ASCHER, F. (2007). «Le double partage de la rue». Dans Ascher, F. et Appel-Muller, M. (dir.), *La rue est à nous... tous!* (pp. 24-31). Paris: Au diable vauvert.

AUGÉ, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.

BÉGOUT, B. (2010). *La découverte du quotidien*. Paris: Allia.

———. (2011). *Lieu commun*. Paris: Allia.

BÉLANGER, A. (2005). «Montréal vernaculaire/Montréal spectaculaire: dialectique de l'imaginaire urbain». *Sociologie et sociétés: Le spectacle de la ville*, 37(1), pp. 13-34.

BOUTROS, A., et STRAW, W. (éd.), (2010). «Introduction». Dans *Circulation and the City: Essays on Urban Culture* (pp. 3-20). Montréal: McGill-Queen's University Press.

- CAILLET, A. (2005). «Détournements, infiltrations, perturbations. Éléments pour une nouvelle pratique situationniste». Dans Babin, S. (dir.), *Lieux et non-lieux de l'art actuel* (pp. 126-135). Montréal: Esse.
- CHOAY, F. (1972). «Sémiologie et urbanisme». Dans Choay, F., Baird G., Banham, R., Van Eyck, A., Frampton, K., Rykwert, J. et Silver, N. (dir.), *Le sens de la ville* (pp. 11-30). Paris: Seuil.
- CONSTANT ET DEBORD, G. (1998). «La déclaration d'Amsterdam». Dans Lambert, J.-C. (éd.), *New Babylon Constant. Art et utopie: textes situationnistes* (p. 35). Paris: Cercle d'art. Publication originale dans *Internationale Situationniste*, 2 (décembre 1958).
- DEWITTE, J. (1989). «Mobilité et enracinement. La maison-sphère et la maison-organisme comme figures emblématiques de la modernité». Dans Hottois, G. (dir.), *Lumières et romantisme* (pp. 77-102). Paris: Vrin.
- DIDI-HUBERMAN, G. (2009). *Survivance des lucioles*. Paris: Minuit.
- DILTHEY, W. (1988). *L'Édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*. Paris: Cerf.
- DOEVENDANS, K. et SCHRAM, A. (2005). «Creation/Accumulation City». *Theory, Culture & Society*, 22(2), pp. 29-43.
- FRASER, M. (2008). «Au bord de l'art». Dans St-Gelais, T. (dir.), *L'indécidable. Écarts et déplacements de l'art actuel* (pp. 23-36). Montréal: Esse.
- GENARD, J.-L. (2008). «À propos du concept de réflexivité». Dans Berglèz, J.-D., Guisse, S. et Guyaux, M.-C. (dir.), *Les cahiers de la Cambre. Architecture N° 6: Architecture et réflexivité. Une discipline en régime d'incertitude* (pp. 10-21). Bruxelles: La Cambre et La Lettre Volée.
- GUYAUX, M.-C. (2008). «La réflexivité en objets. La pensée faible en architecture». Dans Berglèz, J.-D., Guisse, S. et Guyaux, M.-C. (dir.), *Les cahiers de la Cambre. Architecture N° 6: Architecture et réflexivité. Une discipline en régime d'incertitude* (pp. 122-134). Bruxelles: La Cambre et La Lettre Volée.
- HARVEY, D. (2005). «Space as a Key Word». Dans *Spaces of Neoliberalization: Towards a Theory of Uneven Geographical Development* (pp. 93-115). Stuttgart: Franz Steiner Verlag.
- JACOB, L. (2001). «Dans l'attente de vivre». Dans Loubier, P. et Ninacs, A.-M. (dir.), *Les commensaux: quand l'art se fait circonstance* (pp. 47-50). Montréal: Skol.
- . (2005). «SYN-, randonnée dans la ville intérieure». *Parachute*, 118, pp. 86-102.
- KOOLHAAS, R. (1985). «Elegy for the Vacant Lot». Avec Mau, B., S,M,L,XL (pp. 936-937). New York: Monicelli Press.
- . (1994). «What Ever Happened to Urbanism?». Avec Mau, B., S,M,L,XL (pp. 959-971). New York: Monicelli Press.
- LAFONTAINE, S. (2012). *Hypothèses d'amarrages, une intervention artistique à Montréal: contribution à l'esthétique et à la politique du paysage urbain. Mémoire de maîtrise en sociologie*. Montréal: Université du Québec à Montréal.
- LÉVESQUE, L. (1999). «Montréal, l'informe urbanité des terrains vagues. Pour une gestion créatrice du mobilier urbain». *Annales de la recherche urbaine*, 85, pp. 47-57.
- . (2001). «Hyperpaysages: à l'affût de territoires réticulaires et mentaux». *CV Photo*, 54, pp. 5-6.
- . (2003). «Intervention mobilière et vie urbaine: notes intercalaires sur un processus d'amarrages». *Inter*, 85, pp. 5-6.
- . (2005). «Entre lieux et non-lieux: vers une approche interstitielle du paysage». Dans Babin, S. (dir.), *Lieux et non-lieux de l'art actuel* (pp. 38-63). Montréal: Esse.
- LOUBIER, P. (2001). «Avoir lieu, disparaître. Sur quelques passages entre art et réalité». Dans Loubier, P. et Ninacs, A.-M. (dir.), *Les commensaux: quand l'art se fait circonstance* (pp. 19-29). Montréal: Skol.
- . (2008). «Embuscades et raccourcis. Formes de l'indécidable dans l'art d'intervention contemporain». In St-Gelais, T. (dir.), *L'indécidable. Écarts et déplacements de l'art actuel* (pp. 53-64). Montréal: Esse.
- MEDINA, C. et ALÿS, F. (2005). «Un maximum d'efforts pour un minimum de résultats». Dans Dion, F. et Lafortune, M.-J. (dir.), *Abus mutuel. Négocier la survivance* (pp. 26-45). Montréal: Optica.
- PARAZELLI, M. (2010). «Une gestion écosanitaire de l'urbanité? Le cas des jeunes de la rue à Montréal». Dans Danic, I., Depeau, S. et David, O. (dir.), *Les enfants et les jeunes dans les espaces du quotidien* (pp. 205-220). Rennes: Presses de l'Université de Rennes.
- RICHARD, A.-M. (2003). «L'œuvre au noir». *Esse*, 48, pp. 26-33.
- SANSOT, P. (2004). *Poétique de la ville*. Paris: Payot & Rivages.
- SCHÜTZ, A. (1964). «The Dimensions of the Social World». Dans *Collected Papers II: Studies in Social Theory* (pp. 20-63). La Hague: Martinus Nijhoff.
- . (1973). *Collected Papers I: The Problem of Social Reality*. La Hague: Martinus Nijhoff.
- SIMMEL, G. (1989). «Les grandes villes et la vie de l'esprit». Dans *Philosophie de la modernité* (p. 233-252). Paris: Gallimard.
- STRAW, W. (2010). «Spectacle of Waste». Dans Boutros, A. et Straw, W. (éd.), *Circulation and the City: Essays on Urban Culture* (pp. 184-213). Montréal: McGill Queen's University Press.
- SCHWARTZWALD, R., CHA, J. et HAREL, S. (dir.), (2011). *Densité, intensité, tensions. L'urbanité montréalaise en question*. West-Brome (Québec): L'Atelier.
- ZARDINI, M. (2008). «La reconquête de l'urbanité». Dans Zardini, M. et Borasi, G. (dir.), *Actions: comment s'appropriier la ville* (pp. 12-17). Montréal: Centre Canadien d'Architecture.

>